



Le corps syphilitique dans le théâtre anglais de la Renaissance

Frédérique Fouassier-Tate

► To cite this version:

Frédérique Fouassier-Tate. Le corps syphilitique dans le théâtre anglais de la Renaissance. Mécaniques du vivant. Savoir médical et représentations du corps humain XVIIe-XIXe siècles, Dec 2011, Toulouse, France. Mécaniques du vivant. Savoir médical et représentations du corps humain XVIIe-XIXe siècles, 2012. <hal-01214028>

HAL Id: hal-01214028

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01214028>

Submitted on 9 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le corps syphilitique dans le théâtre anglais de la Renaissance

Frédérique Fouassier-Tate

Dans le pamphlet de Robert Greene *A Disputation Between a He-cony-catcher and a She-cony-catcher* (1592), la prostituée Nan tente de convaincre le voleur Lawrence qu'elle est la plus nuisible d'eux deux au royaume. L'un de ses arguments de poids est que

...in conversing with [prostitutes], [... men] fish for diseases, sickness, sores incurable, ulcers bursting out of the joints, and salt rheums, which by the humour of that villainy, leapt from Naples into France, and from France into the bowels of England; which make many cry out in their bones, whilst Goodman Surgeon laughs in his purse; a thing to be feared while men live, as Hell is to be dreaded after death, for it not only infecteth the body, consumeth the soul, and waste[th] wealth and worship, but engraves a perpetual shame in the forehead of the party so abused. (206)

... en conversant avec [les prostituées], [... les hommes] pêchent des maladies, des maux, des plaies incurables, des ulcères qui leur sortent des articulations en éclatant et des rhumes, qui, au gré de l'humeur de ce mal infâme, ont bondi depuis Naples en France, puis de France dans les entrailles de l'Angleterre ; si bien que les os de beaucoup hurlent de douleur, tandis que la bourse de monsieur le docteur se gausse. Cette chose est autant à craindre quand on est vivant que l'Enfer est à redouter après la mort, car non seulement elle infecte le corps, consume l'âme et dilapide économies et réputation, mais elle grave une honte perpétuelle sur le front de celui qui en est atteint. (ma traduction)

Cette citation résume les questions liées à la syphilis que l'on retrouve de manière récurrente dans la littérature de l'époque, à savoir les prostituées comme agents de contamination, les symptômes de la maladie, la question de son origine géographique, sa dimension morale et sociale et l'attitude de la profession médicale.

Le premier traité sur la syphilis a été écrit par Grünpeck d'Augsbourg en 1496, bien qu'elle fût diagnostiquée plus tôt. Le nom « syphilis » vient d'un poème de Fracastor écrit en 1530, *Syphilis, sive morbus gallicus* (« La syphilis ou le mal français »). La maladie fut ensuite l'objet de nombreux traités médicaux dans toute l'Europe, et notamment du premier ouvrage anglais en langue vernaculaire sur le sujet, *A Short and Profitable Treatise Touching the Cure of the Disease Called Morbus Gallicus by Unctions* du barbier-chirurgien William Clowes (1579). Le mot « syphilis » n'apparaît jamais dans la littérature de l'époque, qu'elle soit médicale ou de fiction, probablement en raison de son aspect trop technique et peu parlant pour la majorité des contemporains de Shakespeare. On recense en revanche une foule d'expressions plus ou moins imagées pour la désigner. Si bien que la manière dont évoque la

maladie en dit moins long sur sa nature intrinsèque que sur les conditions économiques, médicales, sociales, religieuses ou morales dans lesquelles elle apparaît.

La syphilis fait des ravages en Europe à partir de la fin du XV^{ème} siècle, pour connaître une apogée au milieu du XVI^{ème} siècle. Elle est beaucoup plus redoutable à la Renaissance qu'aujourd'hui et est à l'origine d'une « grande peur » qui marque profondément les esprits. Même si à l'époque de Shakespeare les symptômes de la syphilis ont déjà perdu de leur intensité probablement en raison d'une conjonction de facteurs¹, la syphilis reste particulièrement virulente en Angleterre, et progresse de manière alarmante, en particulier dans la ville marchande en pleine expansion qu'est Londres. Clowes précise avoir traité plus de mille syphilitiques en cinq ans au St Bartholomew Hospital (fol. 1^v)², où, au cours des dix dernières années, un patient sur deux en moyenne venait se faire soigner contre la syphilis (fol. 2). Cette propagation fulgurante de la maladie représente selon le médecin un grand danger (et une honte) pour la nation (sig. B1.v)³. En Angleterre comme en Europe continentale, les autorités ouvrent des hôpitaux pour les syphilitiques. A travers cette mesure, il s'agit aussi de dissimuler aux yeux du public les stigmates défigurants et effrayants de la maladie. Les patients étaient frappés d'ostracisme, autant par peur de la contamination physique que morale. Quand les médecins acceptaient de les soigner, ils les faisaient passer par une porte dérobée pour ne pas effrayer les autres malades.

Si la syphilis traumatise autant, c'est non seulement en raison des douleurs physiques qu'elle engendre, mais aussi parce que ceux qui en souffrent passent aux yeux de leurs concitoyens pour des individus au comportement dépravé, dont le corps porte les marques visibles de la conduite licencieuse. En effet, si au début, on pense que la maladie se transmet par l'air (comme la peste), le mode sexuel de contamination est rapidement identifié et désigne le patient comme coupable de fornication, vice particulièrement problématique dans une société où la loi de primogéniture rend essentielle la légitimité des héritiers. Les symptômes dermatologiques notamment trahissent la dépravation de membres influents et prétendument respectables de la société et révèlent la corruption de la société urbaine dans laquelle il n'est désormais plus possible de mentir.

¹ En particulier l'amélioration des conditions de vie et d'hygiène et à l'adaptation de la bactérie à son milieu.

² Toutes les références proviennent de l'édition de 1585.

³ Cette référence renvoie à l'édition de 1579.

Ces préoccupations sont au cœur du quotidien des contemporains de Shakespeare et se retrouvent par conséquent tout naturellement dans la littérature, notamment le théâtre. La syphilis est, de loin, la maladie la plus représentée sur la scène renaissante, d'une part en raison de sa relative nouveauté et de son aspect sensationnel et terrifiant, mais aussi parce qu'elle permet d'articuler des questions d'ordre moral et social. Le texte dramatique constitue un indice épistémologique précieux quant à l'évolution de la manière de penser la maladie. Au premier plan, on trouve l'usage symbolique et métaphorique que font les dramaturges de la syphilis grâce aux images qu'ils tissent en réseau, réseaux essentiels à l'économie des pièces, dont ils garantissent notamment l'unité. Nous nous proposons ici d'étudier successivement les trois aspects de la dimension documentaire des pièces de théâtre, de la syphilis en tant que jauge de corruption morale et de la maladie comme instrument de critique sociale.

Les pièces de théâtre, en particulier celles de Shakespeare, nous renseignent sur l'étendue de la connaissance de la maladie dans l'Angleterre de la Renaissance. En ce qui concerne les modes de contamination, on trouve dans *Mesure pour Mesure* (1604) l'une des premières références de la littérature anglaise quant à la transmission par le fait de boire dans le même verre qu'un malade, lorsque Lucio déclare au gentilhomme syphilitique : « Whilst I live, [I will] forget to drink after thee » (« Tant que je vivrai, j'oublierai de boire après toi », 5.1.110). Cette allusion est également présente chez Montaigne et chez Erasme. Ce dernier mentionne aussi le baiser, l'haleine, ou le fait de toucher une personne contaminée⁴. On trouve dans *Timon d'Athènes* de Shakespeare (1607-1608 ; 4.3.3) et dans *Every Man in His Humour* de Ben Jonson (1598 ; 2.3.59-60) la théorie courante à l'époque (et erronée) selon laquelle la maladie se transmet par les miasmes présents dans l'air.

En ce qui concerne les symptômes, Shakespeare décrit de manière très précise les déformations et les souffrances que subit le corps du patient syphilitique, notamment dans *Timon d'Athènes*, à travers le discours de Timon aux courtisanes à qui il demande de répandre la maladie sur la cité :

⁴Erasme, *Coniugium Impar*, 1529.

...Consumption sow
 In hollow bones of man; strike their sharp shins,
 And mar men's spurring. Crack the lawyer's voice,
 That he may never more false title plead
 Nor sound his quilllets shrilly. Hoar the flamen,
 That scolds against the quality of flesh
 And not believes himself. Down with the nose —
 Down with it flat; take the bridge quite away —
 Of him that, his particular to foresee,
 Smells from the general weal. Make curled-pate ruffians bald,
 And let the unscarred braggarts of the war
 Derive some pain from you. Plague all,
 That your activity may defeat and quell
 The source of all erection.

Implantez la nécrose
 Au creux des os, que l'homme ait les tibias nouveaux,
 Gâchez-leur toute monte. Enrouez l'avocat —
 Et finis à jamais ses plaidoyers spécieux,
 Ses distinguos stridents ! Couvrez de lèpre pâle
 Le flamine qui vitupère le plaisir charnel
 Mais n'en croit pas un mot. Adieu le nez ! Rongé
 Ras le visage ! Otez-moi tout ce cartilage
 Chez qui, chassant pour soi, s'écarte de la piste
 Du bien commun. Filez la pelade aux crapules
 Bouclées ; aux planqués qui jouent les foudres de guerre
 Apprenez la souffrance. Infectez tout le monde,
 Pour que par votre action soit détruite et tarie
 La source de toute érection. (4.3.151-164)

Tous les symptômes énumérés ici sont décrits sans exception dans les traités médicaux de la Renaissance. Seule manque la cécité. On trouve une énumération très complète également bien plus tôt, dans l'intermède anonyme *Nice Wanton* (c. 1550) et dans *Every Man In His Humour* de Jonson (2.3.57-64), avec une insistance toute particulière sur la maladie mentale⁵.

On trouve également dans les pièces de nombreuses références aux remèdes utilisés pour soigner la maladie. De gros progrès furent faits dans ce domaine au XVIème siècle, même si ces traitements en étaient encore au stade expérimental. Ils consistaient essentiellement en

⁵ Plusieurs décennies auparavant, Rabelais a décrit nombre des symptômes du mal français dans *Pantagruel* (1532). La fragilité osseuse est également mentionnée dans nombre d'autres pièces, notamment *Mesure pour Mesure* et *Troilus et Cressida* de Shakespeare (c. 1602) à travers « the incurable bone-ache », « l'incurable maladie des os », 5.1.22) et *La foire de la Saint Barthélémy* de Ben Jonson (1614). Les escarres et les affections cutanées apparaissent également dans la seconde partie d'*Henri IV* de Shakespeare (1598), où Falstaff les désigne de manière ironique comme des bijoux et des ornements (« brooches, pearls and ouches », 2.4.40), seuls trésors que les hommes gagnent à fréquenter les prostituées selon lui, ainsi que dans *La foire de la Saint Barthélémy*. On trouve mention des tumeurs et des pustules, ainsi que des affections des os et des articulations liés à la syphilis dans quasiment tous les ouvrages médicaux de l'époque. Le symptôme mentionné le plus fréquemment est la calvitie.

l'utilisation de composés de mercure appliqués directement sur la peau ou administrés par fumigation sous forme de bains de vapeur. Bien que ces remèdes aient souvent eu des effets secondaires des plus déplaisants (parfois aussi nuisibles que la maladie elle-même), on obtenait néanmoins dans d'assez nombreux cas des résultats plutôt satisfaisants. De tous les remèdes utilisés, ce sont les bains à la vapeur de mercure qui sont mentionnés le plus souvent dans les pièces. On rencontre ainsi par exemple dans *Henri V* de Shakespeare (1599) l'expression « the powd'ring tub of infamy » (« l'infâme baignoire poudrée », 2.1.72), le terme « poudrée » renvoyant à la poussière produite par la condensation de la vapeur de mercure sur le corps du patient. On trouve une expression similaire dans *Mesure pour Mesure*, lorsque Lucio traite la souteneuse Mistress Overdone de « maquerelle poudrée » dans sa baignoire (3.2.56)⁶.

Si le corps syphilitique est très présent sur la scène élisabéthaine et jacobéenne à travers le langage, il n'est en revanche guère montré. On peut se demander si la maladie était représentée de manière visuelle et si oui, les moyens utilisés pour la figurer (maquillage pour les symptômes dermatologiques, imitation des tremblements des jambes par exemple). Ces informations sont maintenant hors de notre portée et nous ne pouvons que nous contenter de suppositions. On remarque également que le corps syphilitique présente de grandes similitudes avec celui d'autres malades, notamment les lépreux. Il convient de préciser que le débat quant à déterminer si la syphilis était une maladie à part entière ou une affection liée à d'autres maladies est demeuré en grande partie irrésolu au XVI^e siècle. Les symptômes de la syphilis étant souvent similaires à ceux d'autres maladies, de nombreux auteurs médicaux ont essentiellement axé leurs recherches sur les moyens de différencier la syphilis de la lèpre et de la vérole notamment. En outre, malgré de gros progrès dans la pensée médicale et la connaissance de la maladie, la plupart des médecins et des auteurs médicaux de la Renaissance continuaient de réfléchir selon le modèle de la théorie des humeurs et voyaient ainsi la syphilis comme un trouble physiologique de l'équilibre et de la circulation des humeurs.

⁶ L'image de la baignoire permet entre autres aux dramaturges de combiner des allusions à la syphilis avec la métaphore rebattue de la prostituée comme morceau de viande, que l'on mettait à saler dans une bassine. Dans *Pericles* de Shakespeare (1607-1608), les souteneurs se plaignent du piètre état de leurs employées, « so pitifully sodden » (« misérablement détrempées », 4.2.20), après avoir trop longtemps transpiré dans les vapeurs de mercure.

Une fonction particulière du corps syphilitique est qu'il permet d'articuler un des débats les plus vigoureux quant à la maladie, à savoir son origine géographique. Ainsi, dans *La Comédie des Erreurs* de Shakespeare (c. 1589), lorsque Dromio évoque sa bien-aimée Nell (nom courant des prostituées de l'époque), il décrit son corps en renvoyant de manière métaphorique à différents pays. Après une description des plus grivoise de l'anatomie de la jeune femme qui fait passer le spectateur par l'Irlande, l'Ecosse, l'Angleterre, la France et l'Espagne, Antipholus s'enquiert : « Where America, the Indies? » (« Et l'Amérique, les Indes ? »), ce à quoi Dromio répond : « O sir, upon her nose, all o'er embellished with rubies, carbuncles, sapphires, declining their rich aspect to the hot breath of Spain, who sent whole armadas of carracks to be ballast at her nose » (« Oh! Monsieur, sur son nez, tout orné qu'il est de rubis, d'escarboucles, de saphirs, laissant pendre l'éclat de leur splendeur au souffle torride de l'Espagne, quoi envoyait des flottes entières de caraques se faire charger sous son nez ! », 3.2.115-120). Les déclarations de Dromio opèrent à plusieurs niveaux : la référence aux rubis et aux saphirs renvoie aux grandes richesses rapportées du Nouveau Monde par les explorateurs. Mais de manière plus ironique (et cette suggestion est renforcée par le terme « escarboucles », renvoyant à la fois à une variété de grenat et à un furoncle), ces mots semblent également désigner les lésions et les pustules sur le front et le nez causés par la syphilis, maladie supposément ramenée des Amériques par les marins de Christophe Colomb. Ce passage n'est pas sans rappeler les déclarations du souteneur Bots qui narre ses faits d'armes dans la seconde partie de *La Putain honnête* de Thomas Dekker (1632) :

[I have served] In most of your hottest services in the Low Countries: at the Groyne I was wounded in this thigh, and halted upon't, but 'tis now sound. In Cleveland I missed but little, having the bridge of my nose broken down with two great stones, as I was scaling a fort. I ha' been tried, sir, too, in Gelderland, and 'scaped hardly there from being blown up at a breach: I was fired, and lay i' th' surgeon's hands for't, till the fall of the leaf following. (5.2.265-273)

[j'ai servi] Dans la plupart des campagnes les plus terribles aux Pays Bas : à la Groyne, j'ai été blessé à la cuisse, et j'ai beaucoup boité, mais j'en suis maintenant remis. A Cleveland, il s'en est fallu de peu : j'ai eu l'arête du nez brisée par deux grosses pierres alors que j'étais en train d'escalader un fort. J'ai aussi été mis à mal dans le Gelderland, monsieur, et j'ai bien failli sauter dans une explosion sur une brèche ; on m'a tiré dessus, ce qui m'a valu un séjour chez le chirurgien, jusqu'à la saison de la chute des feuilles suivante. (ma traduction)

Bots a fait campagne aux Pays-Bas. Or pour les Anglais de la Renaissance, ce pays était associé à la prostitution (la prostitution hollandaise et flamande était très répandue – et très réputée – à Londres). On remarquera entre autres le jeu sur « groin », faisant ici référence

au fleuve mais aussi homonyme du mot signifiant « aine ». Bots explique qu'il a contracté la syphilis. L'arête du nez cassée est un des symptômes de la maladie, tout comme la chute des cheveux, présente dans l'évocation de la chute des feuilles à l'automne, et l'aspect comique est amplifié par le fait que « stone » signifie à la fois « pierre » et « testicule ». Le verbe « fire », s'il renvoie aux tirs d'artillerie, fait aussi allusion au feu qui brûle les syphilitiques, et le verbe « geld » contenu dans « Gelderland » signifie « castrer » : Bots est devenu stérile à la suite d'une maladie vénérienne.

On remarque enfin que le corps syphilitique apparaît souvent dans des passages où le ton comique prédomine⁷, et avant tout au travers de jurons du type de « a pox on... »⁸ et de plaisanteries sur la chute des cheveux ou les démangeaisons qui affectent certaines parties plus ou moins intimes de l'anatomie du patient. Ceci s'explique facilement par le caractère sexuel de la syphilis, mais il s'agit aussi d'un humour noir teinté de morbidité. Bien que les choses soient présentées de manière comique, l'issue de la syphilis est souvent fatale et ses conséquences terrifiantes. Si bien que le rire en question est avant tout un rire cathartique, un moyen de s'accommoder d'une réalité bien peu encourageante.

A travers ces exemples (qui abondent dans les pièces de la Renaissance), on voit que si le théâtre possède une indéniable valeur documentaire pour l'historien de la médecine en ce qu'il renseigne sur la connaissance de la maladie, les dramaturges utilisent avant tout la syphilis de manière métaphorique, notamment pour dénoncer la corruption morale de leurs contemporains.

Son mode sexuel de transmission fait tout naturellement de la syphilis une jauge de corruption morale. Ceci est renforcé par le fait que ses symptômes, éminemment visibles, s'accordent facilement avec la théorie encore vivace à la Renaissance selon laquelle l'apparence extérieure d'une personne est le reflet de ses qualités morales. La construction de la syphilis dans les esprits est bien davantage liée à des questions d'ordre moral que médical. La syphilis est utilisée comme symbole de dépravation et frappe les esprits de

⁷ Mais pas toujours : le terrifiant discours de Timon qui veut répandre la maladie sur Athènes pour se venger en est un contre-exemple.

⁸ En français, on dirait plutôt « la peste soit de... ».

manière efficace. Elle est une maladie honteuse, une maladie de pécheur. Les syphilitiques sont les nouveaux lépreux et la cible de nombreux sarcasmes et jugements moraux. Elle permet de révéler au grand jour la corruption de personnes prétendument respectables, fournissant ainsi, pour reprendre l'expression de l'historienne Margaret Pelling à propos du cardinal Wolsey, « a literal meaning to more spiritual forms of corruption » (« une illustration littérale de formes de corruption plus spirituelles » (8, ma traduction)). La syphilis constitue un puissant facteur d'exclusion. Comme le résumait Louis P. Qualtiere et William Slight dans leur article « Contagion and Blame in Early Modern Europe: The Case of the French Pox », « while the overall construction of the disease in people's minds had more to do with their ethical view than with any understanding of biochemistry, the medicalizing of the disease promoted popular ideas that linked contagion with blame and social stigma » (« alors que la construction générale de la syphilis dans l'inconscient collectif a bien davantage à voir avec les conceptions éthiques qu'avec une quelconque compréhension de la biochimie, la médicalisation de la maladie a mis en avant des idées populaires qui lient la contagion à l'idée de faute et à la stigmatisation sociale » (5, ma traduction)). Aux yeux des Londoniens, la syphilis constituait une illustration de la corruption et des dépenses somptuaires de la cour. Mais elle pouvait également servir de symbole commode des vices et de l'hypocrisie de la vie urbaine. Ainsi, dans *Mesure pour mesure*, les images de maladie illustrent la corruption morale généralisée dont souffre Vienne.

La portée des usages métaphoriques du mal français est bien plus large lorsqu'il est associé au concept biblique de Chute. Les champs sémantiques de la maladie et des remèdes sont des lieux communs pour renvoyer à la corruption de l'âme et au repentir. Dans cette perspective, la maladie devient un instrument de la punition divine pour les péchés de l'homme : la syphilis vient remplacer la peste comme outil de la colère divine. Comme le soulignent Qualtiere et Slight, la peste était devenue à l'époque de Shakespeare un mal trop galvaudé pour être efficace sur scène. La syphilis avait un potentiel dramatique bien plus grand et permettait en outre de complexifier les intrigues et d'induire plus facilement mépris et désapprobation morale (12). Prédicateurs et moralistes répétaient à l'envi que la nation tout entière serait bientôt contaminée à moins que Dieu ne se montre miséricordieux, que les magistrats ne punissent le vice et que la population ne se repente pour sa vie de péché. A ce type de déclaration sont en général tout naturellement

conjuguées les images de l'enfer, les brûlures de la syphilis étant assimilées aux flammes de l'enfer. Ainsi, pour Falstaff dans la seconde partie de *Henri IV*, la prostituée Doll Tearsheet est « in hell already, and burns poor souls » (« est déjà en enfer, à brûler les âmes misérables », 2.4.274), jouant ainsi sur les brûlures de la syphilis et la damnation pour le péché de chair. On trouve le même genre d'images dans *L'Alchimiste* de Ben Jonson (1610), lorsque Surly, moraliste austère, fait référence aux prostituées de Pickt-hatch comme à de « decayed vestals » « that keep the fire alive there » (« des vestales décaties » « qui entretiennent le feu là-bas », 2.1.63). Bien entendu, ce n'est pas le feu de Diane que ces jeunes femmes, qui sont loin d'être vierges, entretiennent, mais les brûlures de la syphilis. La ville étant communément vue comme un important foyer de corruption, la syphilis apparaît fréquemment dans les comédies citadines comme la conséquence logique d'une vie de débauche dépeinte dans des intrigues qui suivent souvent le schéma de l'histoire du fils prodigue. Dans ces pièces, les libertins qui s'adonnent aux joies de la chair voient leurs maux raillés par les autres personnages, maux qui sont vus comme la juste rétribution pour leur vie de débauche.

Ce sont ces questions d'ordre moral que Shakespeare articule dans *Troilus et Cressida*. Il y traite des thèmes de l'amour et de la guerre pour représenter les idéaux romantiques de la société, idéaux qu'il contraste avec le thème sous-jacent de la dégénérescence de l'amour, du mariage et de la fidélité, remplacés par la luxure et la débauche. En tissant de manière serrée les images du commerce et de la syphilis, Shakespeare met au jour l'aspect commercial, voire affairiste de ce comportement décadent tout en décrivant les effets dévastateurs de cette licence sexuelle.

Dans *Timon d'Athènes*, il explore de plus près la terreur de la syphilis dans l'Angleterre du début du XVII^{ème} siècle, où la population redoutait la contamination liée aux vapeurs pestilentielles ou à la conjoncture astrale. Comme l'indiquent Qualtiere et Slights, au centre des représentations de la syphilis dans la littérature médicale et fictionnelle se trouve la rhétorique de la faute, elle-même fruit de la combinaison de problématiques complexes et souvent contradictoires mettant en jeu le désir, le ridicule, et la rétribution (13). Les auteurs les plus influents tels qu'Erasme, Rabelais, Cervantès et Shakespeare placent ces questions éthiques au cœur de leurs œuvres. Ils font parfois allusion au fait que l'inoculation n'est pas

un acte innocent, idée portée à son paroxysme dans *Timon d'Athènes*, puisque Timon veut propager la syphilis dans toute la cité par le biais de deux courtisanes, nous offrant ainsi l'une des premières représentations de bioterrorisme de la littérature. Comme le précisent Qualtiere et Slights, cette référence au bioterrorisme est particulièrement révélatrice lorsqu'on la met en perspective avec la littérature médicale de l'époque, puisque cela montre que la notion de la maladie comme punition divine se voyait rivalisée par une meilleure appréhension du fonctionnement de la contagion et de la pathologie, et notamment du rôle de l'homme dans la transmission de la maladie. Les critiques poursuivent en disant qu'en insistant sur ce fait, les auteurs en question mettent en lumière les conséquences désastreuses de la confusion entre infection physique et infection morale. Des auteurs comme Ben Jonson ou Thomas Middleton insistent sur la nécessité de différencier la volonté répressive de trouver un coupable de l'envie altruiste de guérir les maux de la société, les deux étant encore très souvent liés dans les esprits de l'époque, et les catégories morales et médicales fréquemment confondues (20), comme l'illustre le traité de Clowes. La rhétorique de la faute, de la culpabilité et de l'amendement trouve tout naturellement sa place dans la littérature moralisante du type des pièces de théâtre du répertoire populaire, à forte visée édifiante. La syphilis devient alors un outil pédagogique destiné à l'éducation morale de la population, outil que l'on suppose d'autant plus efficace qu'il correspond à une réalité palpable au quotidien pour les Londoniens.

Une des particularités de la syphilis est que les questions d'ordre moral sont non seulement articulées dans la littérature de fiction, mais dans la littérature médicale également, en raison de sa nature sexuelle et de son lien étroit avec le vice de la fornication dénoncé sans relâche depuis la chaire. Clowes lui-même, dans son traité pourtant destiné à soulager ses contemporains, fait référence à une infection « pestilentielle », « puante » (« pestilent », « stinking »), due au vice de la « luxure dégoûtante » (« filthy lust »), à une maladie odieuse et détestable qui n'est que « le témoignage de la juste colère de Dieu envers cet abominable péché » (« a notable testimony of the just wrath of God against that filthy sin », (fol. Sig. lii, ma traduction). Il adopte une rhétorique calviniste de la faute et du repentir et il en résulte une œuvre au ton particulièrement paradoxal, en constante tension entre la volonté d'aider son prochain et de le condamner pour avoir contracté cette maladie honteuse. Il semblerait

donc que l'objectivité scientifique, de mise dans ce type de texte, soit impossible dans le cas de la syphilis.

La nature particulière de la syphilis en fait un outil commode de jugement moral. Cet aspect est lié de manière très ténue à une autre utilisation symbolique et métaphorique de la syphilis, à savoir la critique sociale. Ceci est favorisé par le fait que dans l'esprit des moralistes de la Renaissance, basse extraction sociale et décadence morale sont souvent liées, ce qui entraîne une stigmatisation de certains groupes de la population, boucs émissaires bien commodes rendus responsables de la propagation de la maladie. Ainsi, la syphilis n'est pas seulement destructrice pour la santé physique : elle met également en péril l'ordre social.

C'est précisément cette idée qui est développée à maintes reprises par Shakespeare dans *Mesure pour mesure*. La loi allait dans le sens de la stigmatisation de certaines catégories de la population, puisque lorsque Jacques Ier accéda au trône d'Angleterre en 1603, de nombreuses lois furent passées pour combattre la prostitution et les maisons closes dans le but de contenir la propagation de la syphilis. Les auteurs médicaux vont également dans ce sens. Clowes désigne clairement comme responsables de la contamination les gueux et les vagabonds, qui mènent une vie de débauche dans les tavernes, foyers du vice selon lui (fol. 2), rendant ainsi dépravation morale et basse extraction sociale indissociables. Pour Clowes, les principales coupables pour la propagation de la maladie sont les femmes dissolues qui suivent notamment les soldats et les marins, qui ensuite répandent la syphilis sur tout le territoire. Désordre moral et désordre social sont donc ainsi étroitement liés et sources de maladie. Si bien que les recommandations que Clowes formule sont loin d'être uniquement de nature médicale : il énonce également nombre de préceptes moraux dans le but de maintenir l'ordre non seulement dans la famille mais aussi dans la société tout entière. On remarque que la question de la classe sociale est inséparable de la question du genre : qu'il s'agisse des prostituées ou des nourrices débauchées (la syphilis se transmet aussi par l'allaitement), les femmes sont vues comme les premiers agents de contamination. Les théories sur le corps, le comportement et le caractère féminins sont par conséquent au centre des ouvrages médicaux sur les maladies vénériennes, dans lesquels les remarques

misogynes abondent. Les femmes et leur corps sont couramment dépeints comme dangereux et trompeurs, et la femme est dans cette perspective source de maladie. Ces théories n'ont rien de nouveau et sont le fruit d'une longue tradition qui envisage le corps féminin comme impur. Les questions de classe et de genre sont d'autant plus liées que la pureté du corps féminin garantit la légitimité des héritiers, aspect d'une importance primordiale dans une société où s'exerce le principe de la primogéniture.

C'est selon cette logique qu'il faut envisager par exemple Cressida dans *Troilus et Cressida*. A la Renaissance, Cressida constitue l'archétype de la femme volage rongée par la maladie, responsable de la corruption à la fois physique et morale des jeunes hommes qui l'entourent, ce qui met en péril toute la structure sociale. La syphilis constitue une invention de la part de Shakespeare, puisque dans les autres versions, Cressida est atteinte de la peste. Il est probable que le dramaturge ait souhaité rendre l'histoire plus parlante pour ses contemporains, étant donné les ravages sanitaires et moraux que causait la syphilis.

Dans cette perspective, la syphilis émerge comme une maladie sociale qui constitue une menace pour les distinctions établies, distinctions que l'élite s'acharne à préserver. Quand les couches les plus respectables de la société sont touchées par cette maladie honteuse que l'on ne peut cacher, c'est toute la structure sociale établie qui se trouve menacée. C'est ce que résume Bruce Thomas Boehrer dans son article « Early Modern Syphilis » quand il écrit :

Renaissance progressive medicine develops not out of liberating impulses at all but, rather, to protect an aristocratic social order that feels itself threatened from without [...]. [T]he Renaissance medical profession radicalize[s] in service of the ruling classes; syphilis is invented as a new medical category and various treatments are explored when the illness becomes a recognized challenge to the power elite. (200)

La médecine progressiste de la Renaissance se développe non pas à partir de pulsions libératrices mais bien plutôt dans le but de protéger un ordre social aristocratique qui se sent menacé de l'extérieur [...]. La profession médicale se radicalise à la Renaissance au service des classes dirigeantes ; la syphilis est inventée en tant que nouvelle catégorie médicale et l'on investigue sur différents traitements quand la maladie devient un défi reconnu pour l'élite au pouvoir. (ma traduction)

Et il poursuit : « syphilis is itself a social disease [...]. [i]t threatens the integrity of social boundaries in a world that... relies upon those very boundaries to reaffirm “the coherence of its own authority” » (200) (« la syphilis elle-même est une maladie sociale [...]. elle menace l'intégrité des frontières sociales dans un monde qui s'appuie sur ces mêmes frontières pour réaffirmer la cohérence de sa propre autorité », ma traduction). Si bien que désigner des

groupes spécifiques et marginalisés comme source de l'infection représente un enjeu de taille. Il s'agit d'isoler les groupes que l'on rejette ou que l'on craint, les Autres, en les rendant responsables du fléau. C'est ce que souligne Boehrer quand il écrit : « when identified with the poor and socially undistinguished, the disease almost ceases to be a disease at all; instead, it emerges in its concomitant character as an instrument of discipline and punishment — that is, as an appendage of government itself » (209)⁹ (« lorsqu'elle est identifiée aux pauvres et aux individus socialement inférieurs, la maladie cesse presque d'être une ; elle émerge alors en tant qu'instrument de discipline et de punition, c'est-à-dire en tant qu'appendice du gouvernement », ma traduction). L'un des aspects de la syphilis les plus terrifiants pour l'élite est son pouvoir « d'égalisateur social ». Avec une épidémie de l'ampleur de celle que prévoit par exemple Timon sur Athènes, tous, innocents et coupables, sont touchés, sans distinction de classe ou de morale. Dans *Timon*, on voit comment un seul agent peut à lui seul utiliser la maladie pour confondre les structures morales et gouvernementales de toute une ville. Dans la pièce est dépeinte une société prédatrice que l'usure et l'exploitation ont rendue insensible aux notions de générosité et de reconnaissance. A travers Athènes, c'est avant tout le Londres de la Renaissance qui est attaqué, dont laque sa population cupide mettait en péril. Dans ce nœud métaphorique, la syphilis permet de suggérer la nature corruptrice et contagieuse de la pratique de l'usure. Les images de la maladie et de l'argent sont liées grâce au thème de la prostitution, omniprésent pour cette raison non seulement dans cette pièce et dans *Mesure pour mesure*, mais aussi dans toutes les comédies citadines. L'usure est ainsi assimilée à la prostitution et comme elle, elle risque de répandre la maladie sur toute la ville. L'idée sous-jacente, du moins dans *Timon* et *Mesure pour mesure*, est que le dirigeant avisé se doit d'agir en bon médecin pour stopper la contagion : il doit diagnostiquer les maux de la société, éliminer les membres corrompus et mettre fin aux pratiques nuisibles pour que le corps politique et le corps social redeviennent sains.

Dans cette perspective, le corps syphilitique est une verrue, un furoncle trop visible pour être ignoré, stigmaté des maux du corps social. Grâce à la syphilis, les dramaturges

⁹ Cet aspect est particulièrement évident dans l'utilisation de la syphilis pour discréditer les prêtres catholiques romains et leur doctrine. Les monastères étaient dénoncés comme des foyers de maladie vénérienne, argument utilisé en faveur de la doctrine protestante. Ce sentiment anti catholique ne se limitait pas à l'Angleterre, mais s'appliquait également aux autres pays protestants.

dissèquent le corps politique de l'Angleterre et mettent au jour ses complexités, ses contradictions, mais aussi ses faiblesses d'ordre moral et social. On voit ainsi dans *Mesure pour mesure* qu'aucune classe n'est épargnée ni par la maladie, ni par la corruption morale, toutes deux généralisées. On en revient à l'idée de la syphilis comme facteur, négatif, d'égalisation. Le mal qui ronge Vienne est comparé à une infection cachée qui ronge le corps au départ sain de la cité. Dans la pièce, la syphilis est étroitement associée au vice de la calomnie, véritable fléau social dans l'Angleterre jacobéenne.

Dans cette perspective, les pièces de Shakespeare et les comédies citadines fournissent une critique sociale bien plus complexe et problématique que la stigmatisation des pauvres et des vagabonds que l'on trouve chez Clowes. La vie urbaine, sa débauche et ses faux-semblants sont dénoncés dans toute leur hypocrisie, et la syphilis sert de révélateur de la corruption des classes pourtant identifiées comme respectables.

La mise en perspective de la littérature médicale de l'Angleterre de la Renaissance et des pièces de théâtre permet de voir la littérature populaire comme verbalisant les questions d'ordre moral et social contenues en germe dans la littérature médicale. La spécificité de la maladie a en effet entre autres conséquences d'apporter une forte coloration morale à la littérature scientifique et médicale. On observe également lorsqu'on confronte textes médicaux et textes littéraires que la littérature rend compte des progrès de la connaissance de la maladie avec un certain décalage. Bien que de grands progrès soient faits quant à la connaissance des modes de transmission de la syphilis et à son traitement, la littérature populaire tend à s'accrocher aux vieilles théories et idées reçues sur la contamination par l'air ou l'apparition de la syphilis en fonction de la conjoncture astrale. Le texte littéraire constitue dans cette perspective un indice épistémologique précieux quant à la manière de penser la maladie. On voit aussi que la présence insistante du corps syphilitique dans les pièces de théâtre sert avant tout des buts esthétiques et idéologiques qui diffèrent parfois énormément selon les auteurs. Il est troublant de constater que les mêmes observations pourraient être faites, quasiment à l'identique, concernant quelques grandes maladies contemporaines et leur représentation, en particulier le SIDA.

Bibliographie

Bruce Thomas Boehrer, "Early Modern Syphilis", *Journal of the History of Sexuality*, n°1:2, 1990, p. 197-214.

William Clowes, *A Briefe and Necessary Treatise, Touching the Cure of the Disease Called Morbus Gallicus, or Lues Venerea, by Unctions and Other approved Waies of Curing*, Londres, John Daye, 1579, et Londres, Thomas East for T. Cadman, 1585.

Thomas Dekker, *The Honest Whore. In Two Parts*, in Ernest Rhys ed., *Thomas Dekker*, Mermaid Series, Londres : Ernest Benn, 1949, 89-286.

Robert Greene, *A Disputation Between a He-cony-catcher and a She-cony-catcher*, in A. V. Judges, ed., *The Elizabethan Underworld: A Collection of Tudor and Early Stuart Tracts and Ballads*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1930.

Ben Jonson, *The Alchemist*, ed. F. H. Mares, New York, Manchester University Press, 1997.

Ben Jonson, *L'Alchimiste*, ed. Marcel Maussy, Paris, L'Arche, 1957.

Ben Jonson, *Every Man in His Humour*, ed. Gabriele Bernhard Jackson, New Haven, Yale University Press, 1969.

Margaret Pelling, « Appearance and Reality: Barber-Surgeons, the Body, and Disease », in A. L. Beier et Roger Finlay, eds., *London, 1500-1700: The Making of the Metropolis*, Londres, Longman, 1985, p. 82-112.

Louis F. Qualtiere and William W. E. Slights, "Contagion and Blame in Early Modern Europe: The Case of the French Pox", *Literature and Medicine*, n° 22:1, 2003, p. 1-24.

William Shakespeare, *The Riverside Shakespeare*, eds. G. Blakemore Evans et J. M. Tobin, Seconde édition, Boston, Houghton Mifflin, 1997.

William Shakespeare, *Œuvres complètes*, ed. Jean-Michel Desprats, Paris, Gallimard, 2002.